
Études littéraires africaines

ÉKUÉ ADAMAH (Adamah), *Un lui-même introuvable*. Préface par Yaovi Akakpo. Paris : L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, 2023, 180 p. – ISBN 978-2-140-31982-2



Pierre Halen

Number 55, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106482ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1106482ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2023). Review of [ÉKUÉ ADAMAH (Adamah), *Un lui-même introuvable*. Préface par Yaovi Akakpo. Paris : L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, 2023, 180 p. – ISBN 978-2-140-31982-2]. *Études littéraires africaines*, (55), 201–203. <https://doi.org/10.7202/1106482ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

revient pas de conclure et qu'il convient plutôt de terminer l'essai sur la parole des rescapé-e-s. Au mitan du livre, elle s'interroge encore sur la légitimité et même la pertinence d'un propos analytique porté sur ces récits : « rédigés avec une économie de mots frappante, presque désaffectés, ils organisent un retour non médiatisé au cœur des scènes de massacres. La minutie descriptive des "théâtres de la cruauté" convoque inévitablement chez le lecteur des images insoutenables de scènes susceptibles de paralyser toute analyse critique. A-t-on le droit de lever le voile sur de telles scènes ? A-t-on le droit d'ajouter un mot et d'exercer son métier d'historienne ? » (p. 111-112).

Cette focalisation sur les récits testimoniaux et le questionnement réflexif subséquent concernant leur usage pour et par la recherche intéresseront celles et ceux qui prêtent attention aux textes issus de cette région et suscités par ce séisme de l'histoire du XX^e siècle ; tout comme celles et ceux qui se préoccupent des questionnements épistémologiques et éthiques suscités par l'usage de sources de première main au contenu sensible.

Maëline LE LAY

ÉKUÉ ADAMAH (Adamah), *Un lui-même introuvable*. Préface par Yaovi Akakpo. Paris : L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, 2023, 180 p. – ISBN 978-2-140-31982-2.

Adamah Ékué Adamah (1952-2005) enseignait à l'Université de Lomé, où il a dirigé le département de Philosophie et sciences sociales appliquées, ainsi qu'à l'École Africaine des Métiers de l'Architecture et de l'Urbanisme (EAMAU). Il était par ailleurs artiste, mais on regrette qu'aucune illustration dans ce livre, pas même l'image de couverture, ne nous en apprenne davantage à ce sujet. Décédé à l'âge de 53 ans, il a laissé un fort souvenir chez ses anciens étudiants et collègues : ce sont eux qui se sont coalisés, d'abord pour lui rendre hommage sous la forme d'un colloque qui devrait se tenir à Lomé en avril 2023, et ensuite pour publier, à l'enseigne de L'Harmattan, en janvier 2023 et dans la collection « Ouverture philosophique », une petite salve de trois livres posthumes. Deux de ces ouvrages ont une orientation esthétique : *L'Art africain à la recherche d'une nouvelle esthétique : peinture, sculpture, littérature, architecture et musique* et *Sens de la praxis artistique chez Paul Ahyi : art et révolution*.

Le troisième, dont nous rendons compte ici, a une portée plus générale. Pour comprendre sa teneur, rappelons qu'Adamah Ékué Adamah était philosophe, et l'auteur d'une thèse intitulée *L'Insaisissable africanité et les métamorphoses de l'art africain*, soutenue à l'université de Paris 1 en 1980 sous la direction d'Olivier Revault d'Allonnes. Après cette forte thèse (3 vol., 856 f.), il n'a cependant publié, si l'on en croit *Worldcat*, que deux communications dans des actes de colloques organisés au Maroc, ainsi

qu'une conférence intitulée *L'Insaisissable africanité : comment faire ? La question d[e l']identité* (Lomé ?, 1986 ?, 27 p.) ; ces trois textes sont conservés dans de rares bibliothèques universitaires. Le présent ouvrage nous apprend qu'il y avait davantage à glaner dans les archives de la bibliothèque de Lomé, notamment une communication présentée lors d'un colloque organisé dans la capitale du Togo en 1989 sur le thème, alors assez courant, des « identités et différences ». « J'ai pris le risque », explique Yaovi Akakpo – ancien doyen à Lomé et cheville ouvrière de cette publication –, de « monter » ces divers documents pour en faire les chapitres d'un livre (p. 9). On ne comprend cependant pas très bien comment le contenu de « quatre brochures » a été transformé en six chapitres, et on le comprend d'autant moins que, bizarrement, la bibliographie d'Adamah Ékué n'est pas reconstituée ici.

Mais ne faut-il pas soutenir *a priori* ceux qui prennent des risques ? Je me contenterai donc seulement d'avertir le lecteur potentiel de deux aspects. Le premier concerne la logique d'ensemble : ces textes n'ayant pas été conçus comme les chapitres d'un livre, ils se répètent, se reprennent, et ils le font parfois textuellement ; je suggère au lecteur qui serait pressé d'aller directement au dernier chapitre, clair et synthétique. Le second aspect concerne le travail de l'éditeur bénévole, assez propre dans l'ensemble mais pas toujours suffisant, qu'il s'agisse de traquer les coquilles (j'ai pourtant bien aimé les « massages tambourinés », p. 133 !), de rectifier *a minima* une ponctuation souvent défaillante ou d'être attentif aux problèmes textuels : de la version écrite d'une communication destinée à l'oral à la version publiable, on sait qu'il y a de la marge, et les directeurs de collection, eux aussi, auraient dû y veiller davantage.

Cette édition posthume, en trois volumes, des textes qu'il a retrouvés, Yaovi Akakpo la situe dans le contexte favorable que sont les questions actuelles liées au « patrimoine artistique africain qui se trouve ailleurs », donc aux problématiques de restitution. *Un lui-même introuvable* appelle certes « à changer de mentalité, à être plus panafricaniste et à se prendre en charge » (entretien, <https://afreepress.net/2023/03/20/> – c. 04-04-2023), mais il n'évoque cependant pas ces problématiques de restitution. On peut même se demander ce qu'Adamah Ékué en aurait pensé, au-delà, bien entendu, du simple principe de l'équitable restitution de biens s'ils ont été mal acquis, auquel il aurait évidemment souscrit comme tout homme de bonne volonté. Peut-être n'en aurait-il pas été enthousiasmé, parce que, comme on le verra ci-dessous, son esprit semble avoir été essentiellement tourné, non vers le passé, mais vers l'avenir qui se joue au présent et ne s'écrit pas « au passé simple » (p. 130) : « les traditions sont appelées à mourir : aidons-les à mourir » (p. 115).

Quoi qu'il en soit, c'« était un professeur qui nous invitait à comprendre que la réflexion philosophique repose sur l'exigence de la critique, que ce soit vis-à-vis de la science ou de la société. Quand vous ne critiquez pas, vous n'avancez pas. Quand vous croyez que ce que vous faites est beau et

n'est que beau, vous n'avancez pas. Vous ne progressez pas » (*ibid.*). Et, de fait, la lecture d'*Un lui-même introuvable* fait découvrir un esprit indépendant, qui ne craint pas de s'insurger contre le discours dominant dont il dénonce à tour de bras, avec une belle éloquence parfois, les fausses évidences et le redoutable confort. Il s'attaque, non sans virulence, à l'idéologie « identitaire » qui sévissait déjà à son époque et qui est ici désignée par le concept d'*africanité*. Il en souligne avec pertinence les origines coloniales. Elle est évidemment loin d'avoir disparu aujourd'hui, et c'est la raison essentielle qui puisse justifier cette réédition quelque peu rafistolée, en dehors de l'intérêt historique que présente la lecture de textes très marqués par leur époque, et notamment par l'influence marxiste. Les plus anciens éprouveront peut-être un peu de nostalgie à lire un propos émaillé de citations de Herbert Marcuse et de quelques autres comme Albert Memmi ou Max Horkheimer. Plus sérieusement : cela fera du bien à tout le monde de se retremper dans un certain état d'esprit, dont la citation qui suit (déjà choisie à la même fin par le préfacier) donnera sans doute une bonne idée : « Le monde de l'Africain profané par des siècles d'esclavage et de mépris étant celui des interminables holocaustes physiques et mentaux, l'ethnocentrisme "lévy-bruhlien" bavard ou le "dogonisme" griaulien ennuyeux ne peuvent que renforcer l'aliénation de l'Africain "dogoné et ethnologisé", catéchisé et colonisé, dominé et asservi, arraché partout à un lui-même introuvable. Dans ce contexte d'enfermement, le créateur de l'"africanité" triomphante[,] c'est l'Occident avec ses chrétiens et ses sociologues [qui, pris du] vertige du Conquérant, fait une description des sociétés "ethnologiques". Or, sur la lancée ou par réaction contre l'opinion occidentale, des Africains "africanistes" font prolonger "le mythe idéologique d'origine non africaine" : "l'africanisme" [...] » (p. 7-8, 128). Les deux dernières expressions sont des citations du recueil d'articles de Paulin Hountondji, *Sur la « philosophie africaine » : critique de l'ethnophilosophie*, qui avait paru chez Maspero en 1977 : le propos est alors dans l'air du temps, le ton sans doute aussi. Mais ne réduisons pas cette publication à un document pour une histoire des mentalités. Des formules comme : « l'originalité d'une culture n'est qu'un folklore » (p. 156) ; ou, contre « les idéologies de récurrence culturelle (retour aux sources, recherche d'authenticité, revendication d'africanité) », celle-ci : « la culture ne s'hérite pas, elle se conquiert : la culture est défi, révolte, ou n'est rien » (p. 158) ; la « négritude-diversion », c'est du « bantoustanisme vorstérien » (p. 159), ont encore le pouvoir de nous faire réfléchir et peut-être de nous permettre de nous méfier davantage de ce qui est appelé ici « l'idéologie du noirisme » (p. 148).

Pierre HALEN